

Problèmes de jeunes

par A. CHEVALIER

... « Le pire, M. l'inspecteur, c'est que je suis si loin de chez moi, loin de mes copains, de mes parents, de mes habitudes ! Je ne dirai pas que je ne m'habitue pas au travail ; si, je commence à me faire au métier, mais je me sens souvent si seul, isolé, perdu, livré aux enfants. Alors, vous me comprendrez, de temps en temps j'en ai assez, j'ai envie de tout laisser là, et de « casser la baraque ».

L'isolement ; le grand mot est lâché ! Voilà le drame qui frappe les jeunes maîtres débutants. Ils ont déjà tant à faire, pour se mettre au courant d'une tâche toute nouvelle (qu'ils croyaient aisée), pour se trouver un gîte aussi (car il faut bien penser à la guenille). Ils ont cherché à se faire des copains, des nouvelles habitudes, à se rapprocher des sources d'amour et de fraternité. Mais ils sont les intrus, les « étrangers », venus d'autres lieux, dont il faut d'abord se méfier. Leur accent détonne, et le soleil qui resplendit dans l'accent d'un natif de Valence ou de Carcassonne indispose le Flamand chez qui débarque « l'homme du midi ».

Les collègues eux-mêmes ne vous comprennent pas, et plutôt que de vous initier aux mystères du pays où l'on arrive, l'on vous vante les charmes de votre coin de terre natal, son bon vin, son soleil si agréable, sa douceur de vivre (d'autant plus qu'on ne fait qu'y passer pendant les vacances, quand la possession d'un portefeuille encore bien garni permet de jouir des beautés du pays). Au début, le novice approuve béat, car il ne voudrait pas désenchanter ses interlocuteurs. Puis, lorsqu'il essaie de se faire expliquer le pays où il vient exercer, il s'entend répondre : « Mais que diable venez-vous faire dans ce pays ? ».

Et le revoilà de nouveau seul, livré à lui-même, dans un monde qui devient vite hostile quand le premier « mois » ne parvient qu'au bout de huit ou dix semaines, quand le travail donné par ce « fainéant du midi » ne donne pas satisfaction aux pères de famille vite grincheux, quand le collègue voisin se plaint du bruit de la classe.

Et un beau jour, c'est le coup de cafard, le coup de folie ! Il m'est arrivé de voir, cette année, un garçon originaire de la Drôme disparaître mystérieusement de ma circonscription. Un après-midi, pris de nostalgie, il a enfourché son scooter, et il est reparti vers son pays, à l'aventure, loin de son enfer.

Quelques autres s'ennuient, je le sens, et j'ai de la peine à les voir s'éteindre ; si je pouvais seulement, par chance, être présent au moment où le mal du pays prend un de mes jeunes ! Mais allez donc être en même temps auprès de deux cents débutants, éparpillés dans quatre cantons ! Il me reste la possibilité de les revoir au cours des journées de formation professionnelle : ils viennent en foule (quatre-vingt-six en un jeudi), se perdent dans une masse anonyme et attendent le message de réconfort. Ils voient des leçons-modèles, oui ; mais ce sont des anciens qui les servent, des gens affirmés, solides, en possession de la technique pédagogique qui fait les bons instituteurs : ce sont des leçons décourageantes, car l'on craint de ne pouvoir atteindre à

cette hauteur. Et puis il y a les « cours » de pédagogie, cours qui viennent s'ajouter à ceux que l'on vient de quitter, après le Bac, et cela non plus n'est guère réconfortant.

Un jour pourtant, un rayon de soleil a timidement brillé dans le ciel de Flandre ; ce jour-là, la « conférence » était constituée de films. Bonne affaire ! Il y a si longtemps que l'on n'a eu l'occasion d'aller au ciné-club.

C'est ainsi qu'un certain jeudi de février, les jeunes de ma circonscription ont connu Freinet et le livre d'or des Petits de l'Ecole Freinet. Les questions ont jailli, la discussion s'est installée, l'intérêt s'est éveillé pour ce métier qui semblait n'être au fond qu'un gagne-pain provisoire. « L'Ecole Buissonnière » a succédé et, malgré sa forme romancée, le film a suscité de nouvelles questions. Est-ce qu'on peut travailler ainsi dans sa classe ? Osera-t-on envoyer les enfants, en quête de renseignements divers, dans le village ou dans la nature ? Ne pourrait-on remplacer l'imprimerie par la pâte à polycopier, pour commencer ? Le mouvement était lancé. Le service de « l'Educateur », la lecture des brochures d'Education Populaire ont créé des adeptes. Les jeunes, à leur tour, ont convaincu des anciens qu'il fallait adapter l'enseignement à l'âge du sputnik. L'époque Julesferrienne était passée !

Par le texte libre, les jeunes maîtres ont mieux pris conscience de ce qu'est un enfant, de ses besoins, de ses désirs, de ses intérêts ; mais ils ont appris en contre-partie que le texte libre demandait un directeur de jeu prêt à toute éventualité, aux connaissances solides, aux réflexes prompts. Par le moyen des enquêtes et des classes explorations, ils ont pris un contact plus réel, plus vrai, avec le pays de leurs élèves ; avec eux, ils ont appris à l'aimer. Par la coopération scolaire, ils ont touché les familles, pénétré dans le cercle fraternel des hommes qui gravitent autour de l'Ecole.

En un mot, par la pratique — bien timide encore ! — des Techniques Freinet, les jeunes se sont adaptés ; et c'est pourquoi je poursuis l'information dans ma circonscription : par l'Ecole Nouvelle, fini l'isolement du maître. Il fait partie maintenant d'une famille, d'une équipe : sa classe.